

# Recension

## *De la technocratie*

### *La classe puissante à l'ère technologique*

Dans le flot des recensions ayant salué la sortie de *De la technocratie. La classe puissante à l'ère technologique* (Marius Blouin), en 2023, celle-ci, pourtant copieuse, nous avait échappé. Nous ne connaissons pas son auteur, ni le site [greenwashingeconomy.com](https://greenwashingeconomy.com) qui l'a publiée. Nous sommes tombés dessus par hasard et nous l'avons trouvée assez fidèle et pertinente, malgré des approximations, pour la reproduire ici (en cinq parties).

Hasard et coïncidence, Guillaume Carnino, ancien ingénieur informatique et libertaire, devenu historien des sciences et techniques, vient de publier trois ans plus tard, une critique du néo-bolchevisme technologique sur *Terrestres*, le site des universitaires écologistes. Celle-ci étrille avec une réjouissante alacrité le programme de La France Insoumise, tel qu'exposé par l'économiste Cédric Durand (*Comment bifurquer ? Les principes de la planification écologique*, La Découverte 2024) et le sociologue Razmig Keucheyan (*Faut-il se passer du numérique pour sauver la planète ?* Amsterdam, 2025), à l'Institut La Boétie, le *think tank* de Melenchon.

Mais Tomjo avait déjà livré en 2013 une « critique de la planification technologique », toujours lisible sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

Quoi de neuf en un siècle ? L'emballage technologique. L'archéo-bolchevisme, lui-même héritier du « socialisme scientifique » de Marx et d'Engels, se condensait dans le mot d'ordre « les soviets + l'électricité ». Le néo-bolchevisme 2.0 de Durand et Keucheyan répète obtusément « les soviets + Internet », cependant que Melenchon se vante de diriger son parti depuis son smartphone.

Nos techno-bolcheviques n'ont rien appris, rien oublié en un siècle. Même morgue scientifique, même mépris des « externalités négatives », même volonté de puissance, même brutalité militaro-politique. Le seul autre monde qu'ils envisagent possible, c'est celui où ayant pris le pouvoir au nom de la technocratie dirigeante, ils réaliseront enfin le « cyber-communisme » par la fusion avec la « Machinerie générale ».

\*\*\*

Recension *De la Technocratie* sur <https://greenwashingeconomy.com/les-luddites-contre-la-technocratie-round-1/>

#### 1<sup>e</sup> partie, 29 mai 2023 : La technocratie, définition et origine

« Par le passé, l'homme était le plus important ; à l'avenir, le système devra primer. »  
– Frederick Winslow Taylor

Marius Blouin enquête depuis 2000 à l'enseigne de Pièces et main d'œuvre (PMO). Avec *De la technocratie* (2023), il retrace l'origine et l'histoire de l'idéologie technocratique portée par « la classe puissante à l'ère technologique ». Ce manifeste luddite de plus de 500 pages se

décompose en trois parties principales – 1) Ludd contre Marx ; 2) Ludd contre Lénine ; 3) Ludd contre les Américains – et d’un dernier chapitre sur « l’industrialisme et la volonté de puissance ».

Pour rappel, la technocratie est la classe qui détient l’expertise scientifique et technique qui a permis de construire et de développer le système industriel. C’est donc l’ennemi à abattre pour stopper le carnage industriel qui sévit depuis 200 ans.

« En un mot, la technocratie est la classe du savoir, de l’avoir et du pouvoir, tout à la fois produit et productrice de la révolution industrielle, afin de révolutionner constamment les produits, services et moyens de la puissance. »

Une grande partie du livre est dédiée à la critique de la gauche. Marx n’avait pas anticipé l’importance que prendrait cette nouvelle classe. Les rares critiques à gauche qui avaient flairé l’arnaque du socialisme scientifique ont systématiquement été marginalisés (par exemple Makhaïski<sup>[1]</sup>, révolutionnaire polonais dont on n’entend jamais parler).

« Si les champions du “socialisme scientifique” et les anticapitalistes de toutes nuances n’ont jamais critiqué la technocratie, c’est qu’ils en font sociologiquement partie. Ils ne peuvent se voir, même si cet aveuglement est intéressé. L’arbre du capitalisme leur cache la forêt de l’industrialisme. C’est qu’ils voient un bienfait dans l’emballage technologique et que la théorie marxiste n’avait pas prévu l’avènement de la technocratie, dans sa prophétie du duel final entre l’immense prolétariat paupérisé et la minuscule ploutocratie capitaliste. C’est enfin que Marx n’a vu dans la révolte luddite qu’une rage infantile – voire réactionnaire – du nouveau prolétariat industriel. Or Marx avait tort, et Ludd avait raison. »

Marius Blouin montre que la classe technocratique est soluble dans tous les régimes politiques, qu’ils soient communistes, fascistes, libéraux ou autres. Pour la simple et bonne raison qu’aucun parti ne prône l’abandon de la puissance, la mise à l’arrêt des machines ; aucun parti – même révolutionnaire – ne prône le démantèlement du système techno-industriel. Tous les partis convoitent le pouvoir et sont obsédés par la puissance, que ce soit pour dominer la nature et/ou d’autres nations.

« Tous les partis – y compris le Front national [devenu Rassemblement national] – représentent aujourd’hui la technocratie, avec des variantes suivant leur électorat et leur degré général de progressisme, mais surtout la gauche *innovante*, du parti socialiste au Nouveau parti anticapitaliste en passant par les écologistes. »

### **Définition de la technocratie**

Le système industriel est né de la pensée scientifique mécaniste. Le développement du premier – la base matérielle, l’appareil industriel et infrastructurel – renforce continuellement la seconde – la pensée machine. Les êtres vivants qui vivent sur Terre depuis plusieurs milliards d’années sont soumis à certaines lois, à certaines conditions particulières. Ce milieu était impropre à l’essor des machines. Les machines avaient besoin de leurs propres lois, d’un milieu particulier. Les technocrates sont à la fois architectes et gestionnaires de ce nouveau milieu, le monde-machine. C’est pourquoi Marius Blouin les définit comme la « classe puissante à l’ère technologique ». Les « capitalistes de l’avoir » n’apportent que des moyens, ce sont les « capitalistes du savoir » qui font. D’ailleurs les deux classes fonctionnent en symbiose et ont largement fusionné à notre époque.

« *L'idéologie technocratique* est née sous le terme "industrialisme", en même temps que la classe qui l'incarnait, et sous la plume du Français Saint-Simon (1760-1825), l'un des maîtres à penser de Marx, dont l'idéal résumé par Engels était de "remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses". Ce qui à l'époque d'Internet (le *filet*), du *smartphone* (le téléflic) et du QR code (*Quick response code*) frise le fait accompli. »

C'est l'inventeur et ingénieur de Berkeley William Henry Smyth qui, dans une série d'articles publiés en 1919, donne son nom à cette nouvelle classe sociale : la technocratie. Marius Blouin se moque de son usage abusif de termes pompeux et de majuscules.

« La Science Moderne, dit Mr Smyth, la Science Expérimentale née avec la vapeur et les machines de précision est la cause, la base et le pivot de cette ère d'invention, Notre Âge Industriel. Impersonnelle comme la Nature, ni bonne ni mauvaise en soi, apte au pire comme au meilleur, elle peut, sinon tout, toujours plus, au fur et à mesure de son expansion. Faut-il abandonner l'évolution de la Société et de la Nation au hasard et à l'irrationnel ? Ou l'Humanité doit-elle faire consciemment son histoire ?

Smyth pense comme Engels. La Science propulse l'avènement de la Technocratie, d'une humanité technicienne d'elle-même et du monde.

Tout est machine, selon Mr Smyth (et beaucoup d'autres, de Descartes et La Mettrie, à Wiener et Moravec<sup>[2]</sup>) : le Monde, la Nature, la Nation, la Société, l'Armée, l'État, la Cité, le Corps humain. Aussi mécanisés qu'un moteur à combustion ou un navire de guerre. Le navire – autre lieu commun à Engels et Smyth. Tout conducteur de Ford T connaissant sur le bout des doigts les rouages de sa machine ne peut souhaiter qu'une chose : qu'elle tourne rond, petite machine dans la grande machine, et que nul détraquement, éruption de masses, révolution bolchevique, ne provoque de destruction sociale et mécanique. Le seul moyen de l'empêcher, c'est l'Évolution Sociale Dirigée vers un Objectif National : la Technocratie. Au socialisme scientifique qui hante l'air du temps, Mr Smyth oppose un capitalisme scientifique. Les Ploutocrates, les Prédateurs Cupides et Rusés, les Financiers, ont leur fonction dans sa nouvelle machine sociale. Fournir le capital et tenir les comptes. Mais ils cèdent la primauté à la nouvelle classe dirigeante des Scientifiques, Ingénieurs, Techniciens, Cadres, Directeurs (*Managers*) : les Technocrates.

Quant aux masses laborieuses et grégaires dont l'activité, l'expression et l'idéal se résument à l'effort musculaire, à la vie pratique immédiate, à la production et à la reproduction (comme dans *1984*), Mr Smyth note avec une regrettable pertinence qu'elles ne souhaitent pas l'abolition des Dirigeants, mais de bons Dirigeants. Des Dirigeants modernes, rationnels, qui régleront au mieux le fonctionnement de la machine sociale.

[...]

Smyth s'arrête dans son projet de coordination et de rationalisation économique, juste où commencent les bolcheviks russes. Il ne formule pas le terme de planification centralisée autoritaire, même si l'idée est là. Bref, il s'agit de transformer l'économie de guerre exceptionnelle en guerre économique perpétuelle. »

## Le système technologique n'est pas autonome

Marius Blouin critique les « idées reçues » de Marx et d'Ellul sur les systèmes capitaliste et technicien. Ces systèmes ne seraient pas des « systèmes automatés », autonomes, c'est-à-dire « ne recevant leur loi que d'eux-mêmes », « des “processus sans sujet” uniquement mus par la force des choses et sans autre but que leur “auto-accroissement” perpétuel (toujours plus de capital, toujours plus concentré ; toujours plus de technologie, toujours plus expansive). Bref, des moyens sans maître et sans autre fin que leur auto-reproduction en perpétuel emballement (songez à la prolifération des balais dans *L'apprenti sorcier*). »

Les capitalistes sont des toxicomanes drogués à la puissance, le profit capitaliste n'est qu'un moyen parmi d'autres pour y arriver.

« Les capitalistes ne sont pas réductibles aux “fonctionnaires du Capital”, ni à des financiers fous ou à des accapareurs pathologiques. Le profit capitaliste est *d'abord* un moyen d'acquérir des moyens, une accumulation de moyens sous forme de signes d'équivalence (devises ou titres de valeurs), en vue d'un but ; au service de la volonté de puissance ; pouvoir, prestige, jouissance, longévité ; *et même en vue de la toute-puissance* – création et immortalité.

Les capitalistes sont d'abord des *passionnés de puissance* qui accumulent les *moyens de la puissance* dans la société de leur temps ; les vaches, la terre, les armes, l'argent, les machines. Que ces moyens changent, ils changent de moyens. [...] Ainsi la recherche de gain financier et de la plus-value pourrait disparaître sous le capitalisme technologique, en tant que moteur de l'accumulation, au profit de celle des *moyens* directs de la puissance tels que les poursuivent les promoteurs du transhumanisme.

La Machinerie générale qui détruit le monde et ses habitants depuis 200 ans n'est pas plus “automate” qu’“autonome”. Il n'y a pas de “force des choses”, sauf à sombrer dans la pensée magique et l'anthropomorphisme (les objets se “cachent”, ils ont de la “malice”, etc.), et à s'imaginer que les jouets s'éveillent la nuit pour vivre leur vie secrète.

Il faut distinguer entre la logique intrinsèque et virtuelle de “l'art de faire”, du “savoir-faire” – la *tekhnê* – la *mêkhanikê tecknê* par exemple, l'art de faire une machine, et son actuel développement par certains hommes.

La logique virtuelle “des choses”, leur rationalité, présente bien *l'aspect* automate du système technicien, du capitalisme technologique (et de leur emballement conjoint), mais cette logique virtuelle, cet automatisme latent, ne peut rien par lui-même tant qu'il n'est pas actualisé et activé par des hommes qui “ont les moyens”, qui “veulent des moyens”, qui se “donnent les moyens”, etc. Et ils le font, au niveau platement empirique et historique, *contre* la volonté d'autres hommes, et *contre* d'autres rationalités, d'autres “logiques des choses”, qui perdent en général. C'est qu'il y a réciprocité entre la tyrannie de l'efficacité et l'efficacité de la tyrannie. »

Ce point souligné par Marius Blouin paraît important pour abandonner l'idée que le développement technologique serait une fatalité, qu'il serait inscrit dans le code génétique humain, que l'histoire suivrait une sorte de plan inscrit dans l'ADN humain par on ne sait qui, on ne sait quand. La dépersonnalisation de la domination pose également problème pour diriger la colère vers une cible précise, identifiable, humaine. Quand on se bat contre un « système », on ignore par où commencer, on peine à identifier l'ennemi. Et pour vaincre, il faut connaître son ennemi disait Sun Tzu.

Là où nous sommes en désaccord, c'est quand Blouin dit que la « technocratie mondialisée » est « aux commandes de l'appareil technologique global ». Il semble penser que les technocrates pilotent la mégamachine comme on pilote une automobile, d'un point A à un point B. Ce serait attribuer à la technocratie un pouvoir qu'elle n'a pas. C'est bien l'utopie à laquelle les technocrates aspirent, mais on voit bien que les choses ne se passent jamais comme la technocratie l'espère. Une infinité d'événements imprévisibles – dont le fameux « facteur humain » – viennent toujours faire échouer leurs plans d'ingénierie sociale. Le mathématicien Theodore Kaczynski fait d'ailleurs une démonstration convaincante qui permet de comprendre pourquoi il est impossible de contrôler rationnellement le développement d'une société<sup>[3]</sup>. Le système évolue plutôt en fonction des rapports de force à un instant t entre les diverses organisations – États, entreprises, syndicats, partis politiques, sectes, mafias, etc. – qui le composent. Pour survivre à la concurrence à court terme, ces organisations recherchent perpétuellement à accroître leur pouvoir à court terme sans se soucier des conséquences à long terme (écologiques, sociales, économiques, etc.). Ces gains de puissance s'obtiennent majoritairement par le progrès scientifique et technique dont l'objectif (suicidaire) est de faire obéir la matière au doigt et à l'œil.

- 
1. Un résumé de la pensée de Makhaïski qui permet toute de suite de comprendre pourquoi les techno-progressistes ne parlent jamais de cet anarchiste révolutionnaire polonais. On peut y voir des similitudes avec la critique du gauchisme menée par Theodore Kaczynski dans *La Société industrielle et son avenir* : « observant que le développement des sociétés industrielles promeut une nouvelle catégorie de travailleurs — ceux qui ont le savoir, mais non le pouvoir, — J.W. Makhaïski estime que le projet socialiste est l'expression de leur humiliation objective et de leur volonté de domination. Tenus loin des leviers de commande par les “ploutocrates”, les intellectuels, déjà “propriétaires de la culture”, ne parleraient le langage de la révolution que pour accéder — grâce aux luttes prolétariennes — à des positions de pouvoir. Comme l'égalitarisme des Lumières, qui permit à la bourgeoisie de mobiliser le peuple contre la monarchie, le socialisme serait l'idéologie d'une classe montante qui, parvenue à ses fins, reproduirait les structures d'exploitation que dans l'opposition elle dénonce. »  
<https://www.monde-diplomatique.fr/1980/03/MASCHINO/35465> ↑
  2. On peut ajouter d'autres noms à la liste des technocrates persuadés que le monde est une machine : Richard Dawkins, Jay Forrester, Rodney Books, Aurelio Peccei, Denis Meadows, Jean-Marc Jancovici, etc. ↑
  3. Theodore Kaczynski, *Révolution Anti-Tech : pourquoi et comment*, 2016. ↑

### 30 mai 2023, 2<sup>e</sup> partie : La gauche, la technologie et la fable de la neutralité de la technologie.

Seconde partie de la recension du livre de Marius Blouin *De la Technocratie. La classe puissante à l'ère technologique* (2023).

Marius Blouin passe en revue la pensée des architectes et des maîtres d'œuvre de l'idéologie gauchiste (Marx, Engels, Lénine, Staline, Trotsky, Kautsky, etc.). Pour lui, Marx et Engels étaient des « génies », mais ils auraient fait l'erreur de considérer la technologie comme politiquement et socialement neutre (contrairement aux briseurs de machine luddites). Par extension, la classe des intellectuels, les « capitalistes du savoir » – ingénieurs, scientifiques, bureaucrates, managers, etc. – devenait elle aussi neutre. La théorie marxiste n'a pas anticipé que cette classe allait développer une conscience et chercher à protéger ses intérêts en répandant cette fable sur la neutralité politique de la science et de la technologie.

Marius Blouin cite d'abord des passages du *Manifeste communiste* (1848) et du *Capital* (1867) qui montrent que Marx avait très bien compris les implications sociales du machinisme. Dans le premier, il écrit :

« Le développement du machinisme et la division du travail, en faisant perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie, lui ont fait perdre tout attrait. Le producteur devient un simple accessoire de la machine, on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. [...] Bien plus, la somme de labeur s'accroît avec le développement du machinisme et de la division du travail, soit par l'augmentation des heures ouvrables, soit par l'augmentation du travail exigé dans un temps donné, l'accélération du mouvement des machines, etc. L'industrie moderne a fait du petit atelier du maître-artisan patriarcal la grande fabrique du capitalisme industriel. Des masses d'ouvriers, entassés dans la fabrique, sont organisés militairement. Simples soldats de l'industrie, ils sont placés sous la surveillance d'une hiérarchie complète de sous-officiers et d'officiers. Ils ne sont pas seulement les esclaves de la classe bourgeoise, de l'État bourgeois, mais encore, chaque jour, à chaque heure, les esclaves de la machine, du contremaître, et surtout du bourgeois fabricant lui-même. Plus ce despotisme proclame ouvertement le profit comme son but unique, plus il devient mesquin, odieux, exaspérant. »

Pourtant, comme le souligne Marius Blouin, « quelques lignes plus tard se formulent la funeste distinction entre rapports de production et moyens de production et la critique des briseurs de machine accusés de vouloir “reconquérir la position perdue de l'artisan du Moyen Âge.” » :

« Comme si les moyens de production n'imposaient pas leurs exigences propres et leurs propres effets sur les rapports de production. Comme si l'on pouvait, sans se payer de mots, instaurer un taylorisme “rouge”, communiste. Comme si l'on pouvait distinguer la machine d'État et la machine industrielle quand leur symbiose, du vivant même de Marx et d'Engels, accélérât de décennie en décennie, pour aboutir aujourd'hui au “complexe militaro-industriel” et à “l'e-gouvernement”. »

Quant au *Capital*, on peut y lire ceci :

« Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique, il sert la machine. Là, le mouvement de l'instrument de travail part de lui ; ici, il ne fait que le suivre. Dans la manufacture, les ouvriers forment autant de membres

d'un mécanisme vivant. Dans la fabrique, ils sont incorporés à un mécanisme mort qui existe indépendamment d'eux. »

Mais après avoir accusé la machine de tous les maux, Marx l'innocente :

« La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres. Là où elle est introduite, elle rend le produit meilleur marché et plus abondant. Après comme avant son introduction, la société possède donc toujours au moins la même somme de vivres pour les travailleurs déplacés, abstraction faite de l'énorme portion de son produit annuel gaspillé par les oisifs. »

D'après Marius Blouin, c'est parce que Marx considère comme équivalents la machine et l'outil qu'il pense pouvoir séparer les machines du machinisme, « les moyens de production de leur mauvais usage social ». Pour Marx, l'outil est une « machine simple » et la machine industrielle est une « machine composée », et il ne peut y avoir d'autre jugement que technique sur la machine. Jugement portant sur l'efficacité et sa potentielle optimisation pour obtenir davantage de puissance. Or Blouin rappelle que le couteau fait partie des « outils conviviaux » (Ivan Illich), c'est-à-dire qui favorisent et/ou ne dégradent pas l'autonomie : « chacun peut s'en faire un et s'en servir. » Lewis Mumford appelait ça « technique démocratique<sup>[1]</sup> ». Il en va tout autrement pour la « technique autoritaire ».

Marius Blouin :

« Au contraire, l'ouvrier qui travaille sur un massicot ou une emboutisseuse ; ou le technicien qui travaille sur un laser, ne peuvent fabriquer eux-mêmes une machine ou un système de production – des outils on ne peut plus “composés” – qu'ils ne maîtrisent nullement mais dont ils sont les serviteurs. La machine et le système entraînent l'hétéronomie de l'humain. Sa dépendance et son asservissement dont nulle fiction juridique ne peut l'affranchir. »

Marx fait référence dans ses notes à l'histoire du meurtrier Bill Sykes (assimilé au capitaliste) qui, après avoir égorgé quelqu'un, accuse le couteau. Se débarrasser du couteau, un outil si utile, équivaldrait à un retour à la sauvagerie.

« Pour Marx, le couteau est innocent. *Dual*, neutre, ambivalent. Tout dépend de son usage et de son usager, c'est-à-dire de son possesseur. Il ne fait pas la différence entre le couteau, “machine simple”, la tronçonneuse et le laser industriel, “outils composés”. »

Plus de 150 ans après, la gauche fait encore la même erreur en considérant la technologie comme quelque chose de socialement et politiquement « neutre ». Il suffirait que la propriété des moyens de production change pour que tout change dans les rapports de production. Pour certains, il faudrait nationaliser l'appareil industriel et pour d'autres l'auto-gérer. Mais on peine à croire que les cadres de la gauche et de l'extrême gauche croient encore à cette fable. On peine à croire que ces gens prêchent par ignorance depuis des décennies. Ils savent très bien ce qu'ils font. Ils persistent dans le mensonge parce qu'une seule chose les obsèdent : la prise du pouvoir afin d'imposer leurs vues à l'ensemble de la société, comme Lénine et tous ses héritiers.

## La gauche et la technocratie

Marx avait remarqué l'émergence d'une « classe supérieure de travailleurs », « numériquement insignifiante », d'« ingénieurs », de « mécaniciens » et « menuisiers » qui « surveillent le mécanisme général et pourvoient aux réparations nécessaires. » C'était pour lui « une division du travail purement technologique ». Pour Marius Blouin, cela signifie « une classe insignifiante à l'absolu, socialement et politiquement », une « classe neutre comme sa spécialité – la technologie. » Pour les apologistes de la technologie, « tout dépend l'usage qu'on en fait », « bon ou mauvais », « capitaliste/socialiste/écologiste/anarchiste/révolutionnaire, etc. »

Marx justifie l'existence d'inégalités. Cette classe supérieure de travailleurs détient un savoir complexe, et elle réalise un « travail complexe » de direction de la production qui vaut davantage que le « travail simple », manuel, d'exécution de la production. Le savoir accumulé, l'expertise des ingénieurs, managers et scientifiques est un capital qui doit être rémunéré par des dividendes sous la forme de hauts revenus. C'est ce que dénonce l'un des premiers à remarquer l'arnaque du socialisme scientifique, le visionnaire Jan Waclav Makhaïski<sup>[2]</sup> (1866-1926).

Marius Blouin :

« Pour aller à la racine, ayant disséqué Marx et *Le Capital*, Makhaïski y découvre une monumentale bévue ou mystification, comme il vous plaira. On sait que selon l'économie marxiste, la plus-value est la différence entre la valeur ajoutée par le prolétaire aux produits de son travail et le salaire payé pour la reproduction de sa force de travail. S'il faut quatre heures à un ouvrier pour produire l'équivalent du salaire de sa journée de huit heures (ou plus), alors tout son temps de travail au-delà de ces quatre heures est *gratuit*, puisque non payé. Cette plus-value extorquée au prolétariat par le capitaliste pour sa dépense personnelle, son épargne et son investissement dans l'entreprise constitue le fond même de l'exploitation du premier par le second. Mais entre le capitaliste de l'avoir qui se taille la part du lion de la plus-value et le gibier prolétaire, Makhaïski dénonce les *capitalistes du savoir* qui, forts de leur *capital culturel*, se taillent, eux, la part des hyènes. Comment nommer cette classe de prédateurs ? Makhaïski parle d'*intelligentsia*. Cette classe intellectuelle qui fournira pendant des décennies les *apparatchiks* du Parti et de la *nomenklatura*, avant de muter encore en *oligarques* et *nouveaux Russes*. Peu importe que le capital financier soit privé ou public, réparti entre capitalistes de l'avoir, ces cochons tirelire, ou détenu en indivision par les capitalistes du savoir, ces taupes à grosse tête. Les deux catégories fusionnent d'ailleurs largement. Mêmes écoles, mêmes diplômes, mêmes valeurs, mêmes milieux, etc. La bourgeoisie capitaliste ne pourrait diriger les affaires du monde sans recevoir et transmettre à ses enfants la meilleure éducation possible ; de même que les autres bénéficiaires de cette éducation, intellectuels bourgeois, ne peuvent qu'accéder à la direction des affaires du monde. On ne peut pas plus l'empêcher qu'on ne peut empêcher l'huile de remonter à la surface de l'eau. Quel que soit le régime, on a toujours besoin de spécialistes et de compétences. Forts de leur seul capital culturel, les héritiers peuvent ainsi reconstituer leur fortune et leur pouvoir à travers les révolutions. De génération en génération, les mêmes ont accès aux services et aux magasins réservés, aux séjours, aux voyages, aux résidences, à tous les privilèges, matériels et immatériels, qui récompensent leur rôle indispensable. »

Concrètement, pour Makhaiski, l'*intelligentsia* ce sont « les binoclards », « les cols blancs aux mains blanches » qui sont « haïs des prolétaires russes ». En termes socio-professionnels, cela donne :

« les fonctionnaires des administrations, les membres de professions libérales et les organisateurs de la production : bureaucrates, avocats, journalistes, médecins, notaires, scientifiques, spécialistes, ingénieurs, techniciens, chimistes, agronomes, contremaîtres, cadres, comptables, directeurs, gérants, etc. »

Marius Blouin complète : « Bref, cette classe dont le reproche majeur aux capitalistes de l'avoir est de *mal gérer le système*, et qui pose en permanence sa candidature alternative à la direction des affaires. »

Bref, l'alternance gauche-droite, qu'elle se fasse par les urnes ou la révolution, est une machine à reproduire à l'infini le système industriel. Makhaiski explique également que le capital culturel de l'*intelligentsia* – sa formation – est financé par pillage d'une certaine somme de la plus-value nationale. Blouin résume l'idée :

« Soit ces frais incombent à la Nation et l'ensemble des contribuables payent la formation des *capitalistes du savoir*. Soit les familles payent ces frais, grâce à l'exploitation directe ou indirecte de la plus-value, et ainsi se transmet de génération en génération le patrimoine culturel et matériel. »

Reprenant les termes utilisés par Marx pour évoquer le « travail complexe » :

« En clair, “la coopération”, c'est-à-dire la mobilisation d'un nombre croissant de travailleurs au sein d'une entreprise, d'une armée industrielle, exige – quels que soient les rapports de production, capitalistes ou socialistes – la direction et l'encadrement de cette armée par un corps d'officiers et de sous-officiers (directeurs, gérants, surveillants, inspecteurs, contremaîtres) qui commandent tantôt au nom du capital, tantôt au nom du travail et des travailleurs. Quand ils commandent au nom du capital, ils contribuent à l'extraction de plus-value. Quand ils commandent au nom de la classe ouvrière, ils contribuent à leur émancipation et à leur domination économique. Pour ce travail “complexe”, ayant exigé une formation plus longue et difficile qu'un travail “simple”, mais qui rapporte davantage pour une même unité de temps, ils touchent un salaire “spécial”, c'est-à-dire plus important. On trouve beaucoup moins d'ingénieurs, d'inspecteurs, de surveillants, de comptables, de cadres et de directeurs que de manœuvres, et la journée de ces “travailleurs intellectuels” produit beaucoup plus que celle d'un manœuvre. Il faut donc, suivant leurs mérites, payer les uns beaucoup plus que les autres. »

Makhaiski avait dès le début du XXe siècle dit ses « quatre vérités » à la « technocratie révolutionnaire bouffie d'ambition » :

« – Que l'*intelligentsia* technocratique constitue une classe, définie selon le théoricien Eugène Lozinsky, par l'origine commune de ses sources de revenus, donc par la communauté de ses intérêts économiques fondamentaux, donc par l'identité de ses relations plus ou moins conflictuelles avec les autres classes.  
– Que dans sa lutte pour supplanter la bourgeoisie financière et propriétaire, la technocratie est prête à se battre jusqu'au dernier ouvrier, comme la bourgeoisie s'est battue jusqu'au dernier sans-culotte des villes et des campagnes pour renverser l'aristocratie.

- Que le “socialisme scientifique” ou marxisme, ainsi que ses rivaux, constitue sous diverses déclinaisons l’idéologie révolutionnaire des “capitalistes du savoir”, en lutte contre les “capitalistes de l’avoir”.
- Que pour s’émanciper, s’emparer de l’avoir comme du savoir, la classe ouvrière doit s’organiser par elle-même, entre manuels et à l’exclusion des diplômés ; et recouvrer tout ou partie de la plus-value extorquée. »

Ce qui fait dire à Marius Blouin « que beaucoup de choses, sinon toutes, sont énoncées de longtemps, sinon de toujours, et toujours niées, tuées par les vainqueurs et dicteurs de l’Histoire, en l’occurrence communistes, alliés et satellites de toutes nuances. »

Le seul problème avec le quatrième et dernier point relevé par Blouin, c’est qu’il amène à se fixer comme objectif l’autogestion collective et démocratique du système industriel par la classe ouvrière. Encore un écueil, puisque cette idée est autant absurde sur le papier qu’en pratique. Nous y reviendrons.

Malgré l’émergence d’un mouvement makhàïskiste à l’Est, Marius Blouin constate que « c’est à l’Ouest que la classe ouvrière s’est le plus rapprochée de l’objectif de Makhàïski. »

« Dès les années 1880, des lois sociales émoussent l’horreur de sa condition. Quels que soient la violence des batailles de classe, le sang versé, les discours révolutionnaires, les masses ouvrières et leurs organisations misent plutôt sur “le Progrès”, sur le réformisme et la prise du pouvoir par les élections. La science et la technique, par l’abondance de leurs produits, favorisent l’idée d’un partage, d’une participation ouvrière à la prospérité moderne. Il règne un optimisme stoïque, obstiné et patient, “ça va dans le bon sens”. Le pillage des colonies, “l’État social” et le “compromis fordiste”, Les “Trente glorieuses”, les reconstructions et l’expansion consécutives aux deux guerres mondiales, l’automatisation et les gains de productivité ont permis de diviser par deux ou trois les temps de travail tout en multipliant d’autant les salaires. Des années vingt aux années soixante-dix, nombre d’enfants d’ouvriers “s’en sont sortis”, se hissant parmi les cols blancs, sur fond de croissance des services et du secteur tertiaire, signe et facteur d’enrichissement général suivant les économistes. Les ratés du système scolaire, restés à l’usine, se contentent de frigos, télévisions, voitures, logements à crédits, quitte à reporter leurs désirs d’ascension sur leurs enfants.

On sait comme la société de consommation, des loisirs, du Spectacle, et le divertissement industriel de masse ont ruiné les espoirs mis dans l’émancipation d’une classe ouvrière rendue à l’oisiveté partielle, au noble *otium* [mode de vie aisé et paisible], négation de l’ignoble *negotium*[activités productives et profitables]. Supermarchés, télévisions, quatre heures par jour et camping de masse au Cap d’Agde. Ce prolétariat, partiellement et temporairement embourgeoisé, s’est comporté en basse bourgeoisie. Contrairement à ce que glapissaient les groupuscules étudiants des années 65-75 (anarchistes, trotskistes, maos et marxistes-léninistes), loin de trahir la classe ouvrière, les partis communistes d’Occident furent la parfaite expression de son désir d’embourgeoisement, de cet hédonisme bas de gamme des *beaufs* (*simili* cuir). Voyez les analyses du communiste Michel Clouscard, auteur de l’expression “libéral libertaire”. Aussi lucide dans sa critique du soixante-huitisme (les clients de la FNAC), que bas de vue dans son ouvriérisme consommateur (les clients de Darty).

Et au contraire de ce que divaguent les fantômes du communisme, il n’y a aucune raison pour que les nouveaux prolétaires issus des “pays émergents” et des anciennes colonies, avec ou sans papiers, agissent autrement. Les ouvriers chinois ne veulent pas de révolution – ils n’en ont que trop subies –, mais du travail, des hausses de salaire, des lois sociales et tous les biens de consommation, si factices soient-ils, dont jouissent depuis des décennies leurs collègues occidentaux. Ils les veulent quitte à leur prendre par la concurrence de leur force de travail et la puissance ressurgie de l’empire chinois. Ceux qui bravent toutes les épreuves pour, après des milliers de kilomètres et des mois de voyage, forcer les murs de l’Occident, ne le font ni pour “payer nos retraites”, ni pour devenir les “fossoyeurs du système qui les a produits” et encore moins les supports des lubies militantes, mais pour *réussir* ; ou du moins *s’en sortir* eux aussi. Ils veulent ce que nous avons. »

En résumé, le système industriel produit une abondance matérielle qui permet de corrompre les classes exploitées. Jamais les masses ne lèveront le petit doigt pour abattre ce système qui gagne en efficacité à chaque innovation technologique (ordinateur, Internet, Smartphones, réseaux sociaux, IA, etc.). Le système est matériellement verrouillé. Seules des perturbations majeures de la machine globale pourraient changer la donne.

- 
1. <https://antitechresistance.org/techniques-autoritaires-et-techniques-democratiques-par-lewis-mumford/> ↑
  2. « La science socialiste s’est efforcée de bien dissimuler, dans son enseignement, le futur maître dont elle prépare la libération et la totale domination. Les savants socialistes ont agi, dans ce cas précis, à l’exemple des politiciens et apôtres de la bourgeoisie du temps de sa lutte contre les nobles. »
- <https://sniadecki.wordpress.com/2017/11/08/makhaiski-bolcheviks/> ↑

### 31 mai 2023, 3<sup>e</sup> partie : L'illusoire auto-gestion du système industriel

Troisième partie de la note de lecture du livre de Marius Blouin *De la technocratie. La classe puissante à l'ère technologique* (2023).

Marius Blouin raille ceux qui rêvent naïvement de pouvoir un jour autogérer des centrales nucléaires et l'ensemble du système industriel. Il cite *L'État et la révolution* de Lénine écrit en août 1917, durant son « bref été “anarchiste” », quelques mois avant sa prise de pouvoir et les décennies de terrorisme d'État, de massacres, de famines qui vont s'abattre sur le peuple russe. Selon le leader bolchevik, une fois le capitalisme renversé, « une discipline de fer » sera « maintenue par « le pouvoir d'État des ouvriers armés ». L'éventuelle « résistance de ces exploités » sera « matée par la main de fer des ouvriers en armes ». Une fois le « mécanisme admirablement outillé au point de vue technique » affranchi de « parasitisme », « les ouvriers associés peuvent fort bien [le] mettre en marche eux-mêmes en embauchant des techniciens, des surveillants, des comptables ». Tous auront naturellement un « salaire d'ouvrier ». Tout en insistant encore sur la « discipline absolument rigoureuse » imposée par la technologie industrielle, « sous peine d'arrêt de toute l'entreprise ou de détérioration des mécanismes, du produit fabriqué », Lénine écrit que tout ceci peut coexister avec des décisions prises démocratiquement :

« Dans toutes ces entreprises, évidemment, les ouvriers éliront des délégués qui formeront une sorte de parlement. »

Lorsque « les capitalistes et les fonctionnaires » seront renversés, « le contrôle de la production et de la répartition », de même que « l'enregistrement du travail et des produits », seront réalisés par « les ouvriers armés, par le peuple armé tout entier. » Lénine précise encore entre parenthèses :

« Il ne faut pas confondre la question du contrôle et de l'enregistrement avec celle du personnel possédant une formation scientifique, qui comprend les ingénieurs, les agronomes, etc. : ces messieurs, qui travaillent aujourd'hui sous les ordres des capitalistes, travailleront mieux encore demain sous les ordres des ouvriers armés. »

Lénine rédigea seulement quelques mois après les décrets de création de la Tcheka, la police politique chargée de traquer les opposants au nouveau régime instauré par son parti.

Pour Marius Blouin, il s'agit encore d'une « fable industrielle » basée sur le mensonge de neutralité de la technologie :

« La technique selon Lénine, qui confond sous ce terme ce que l'on nomme aujourd'hui technologie, est à la fois impérative dans ses exigences pratiques, et politiquement neutre. Elle réussit le miracle d'organiser l'entreprise en fonction de ses impératifs sans effet sur les rapports de force entre la chiourme et les gardes-chiourme ; entre ouvriers et “personnel d'encadrement” : techniciens, ingénieurs, administrateurs, officiers et sous-officiers de la production. Pour rendre ce miracle possible, il faut et il suffit que l'abstraction “classe ouvrière” possède collectivement et nominalement l'appareil général de production ; et que localement, l'assemblée générale, le conseil ou “soviet” des ouvriers, sinon sa représentation, ses délégués élus en une “sorte de parlement”, constitue chaque direction d'entreprise.

“Ici, tous les citoyens se transforment en employés salariés de l'État constitué par les ouvriers armés. Tous les citoyens deviennent les employés et les ouvriers d'un seul ‘cartel’ du peuple entier, de l'État.” [citation de Lénine]

Par exemple, les ouvriers de SuperPhenix, ou de n'importe quel site de production, socialisés, disciplinés par des décennies d'un travail complexe, dangereux, segmenté, répété, sous la direction des ingénieurs et chefs d'équipe, et la surveillance des gardes et de la sécurité, se réunissent en assemblée générale (*soviet*), élisent leur parlement et leurs délégués (avec mandat impératif ? Et révocables à tout instant ?), embauchent les spécialistes (ingénieurs, scientifiques, comptables, administrateurs), les gardes et la police du site, qui travaillent désormais sous leur direction, au même salaire qu'eux. Cette fable industrielle reste aujourd'hui la profession de foi des fanatiques de Lutte ouvrière et de leurs rivaux du parti communiste, qui garantissent la sûreté des centrales nucléaires "sous contrôle ouvrier" ; c'est-à-dire d'eux-mêmes. »

Pour montrer toute l'absurdité de cette idée de gestion démocratique et anti-autoritaire de l'appareil industriel, Blouin développe encore en y ajoutant les « ingénieux mécanismes conçus depuis de la Commune de Paris pour garantir l'égalité et la fraternité » : « rotation des tâches, postes et responsabilités, charges et fonctions collectives, afin de prévenir toute spécialisation et reconstitution d'un pouvoir personnel ou factionnel ; prohibition du vote et décisions par consensus, à l'unanimité ; stricte parité hommes/femmes ; assemblée générale séparée pour que l'expression des hommes ne brime pas celle des femmes ; idem pour les "gays", les "minorités visibles", les "différemment aptes" titulaires d'un quota de représentation au prorata de leur nombre ; division de l'assemblée générale en groupes de parole, voire en groupes affinitaires, pour offrir aux timides, aux mal parlants, et à tous ceux qui n'ont rien à dire, les meilleures conditions d'expression possible. »

Il faut vraiment avoir une capacité d'automystification extraordinaire pour croire qu'une société de masse industrialisée peut tenir trois semaines sans s'effondrer dans le chaos si l'État et les entreprises adoptaient ce mode de fonctionnement. Mais il est toujours possible de séduire le « benêt citoyen ou libertaire » en créant une mise en scène de la prise de pouvoir, « avec la participation de multiples acteurs et figurants afin de jouer, pour un temps du moins, la pantomime des *soviets* et de la démocratie directe. » Les « assemblées » et autres « conventions citoyennes », c'est un truc à la mode en ce moment. Changez quelques termes pour lisser la communication, effacez les termes associés à la hiérarchie, à l'autorité, à la subordination, et le tour est joué. En pratique, la hiérarchie reste, mais son effacement dans le langage suffit à créer l'illusion démocratique chez les innocents. Il suffit d'aller faire un tour chez Extinction Rebellion, ou toute autre organisation prétendument sans hiérarchie, pour rapidement se rendre compte qu'il y a bien une hiérarchie. Informelle et officieuse certes, mais elle est bien là. Comme Marius Blouin et beaucoup d'autres, nous avons compris depuis longtemps que les petits malins et autres fous de pouvoir se servent de la « lutte contre la domination » comme d'un gourdin pour imposer leur propre domination en milieu militant.

Ainsi que le rappelle Alexandre Skirda, traducteur de Makhaïski, souvenons-nous que : « le recensement panrusse [de 1922] des membres du parti communiste russe [...] relevait la présence de plusieurs milliers d'anciens anarchistes, mencheviks, socialistes-révolutionnaires et bundistes. [...] Sans compter tous ceux qui s'étaient casés dans les rouages de l'appareil d'État. »

Ils n'étaient pas moins avides de pouvoir que les bolcheviks, « simplement ils n'étaient pas dans la bonne filière » constate Marius Blouin. Le blanquisme attirait les étudiants et les intellectuels à l'époque du théoricien marxiste Karl Kautsky (1854-1938), et c'est toujours le

cas aujourd'hui<sup>[1]</sup>. Leurs « organisation horizontale » et autre « holocratie » sont une façade marketing dont ils se servent pour attirer le chaland. Theodore Kaczynski n'avait que trop bien percé à jour « la psychologie du gauchisme moderne » lorsqu'il écrivait que « le gauchiste est moins motivé par le malaise social que par son besoin de satisfaire son processus de pouvoir en imposant ses solutions à la société ».

« C'est de blanquisme, de culte du complot, du comitè "*invisible*", de violence dictatoriale – de dictature *sur* le prolétariat et de violence contre les autres courants révolutionnaires – que Kautsky et Rosa Luxemburg accusent Lénine, Trotski et leur implacable petit appareil de "professionnels". De petits salauds. Le goût du pouvoir, de la violence et de la manipulation ne s'est pas perdu avec eux. On voit que non seulement les intellectuels de la classe moyenne sont capables de la férocité la plus résolue, que sous couvert d'altruisme, de servir le peuple et la classe ouvrière, ils dissimulent une conscience de classe aussi aigüe et compacte que tacite. Rappel : "Toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs" (Panait Istrati). Nul n'en est plus conscient dans la défense de leurs intérêts que ces maîtres de l'organisation, membres de l'*intelligentsia* et du parti de la technocratie. Makhaïski l'avait bien dit, mais *Au pays du mensonge déconcertant* (Ciliga), sa vérité fut aussitôt refoulée par le parti des vainqueurs, technocrates communistes et assimilés. Elle le fut 72 ans durant en URSS, elle l'est toujours chez leurs résidus et rejetons, partout où ils arrivent à tenir ou à reprendre pied, car là se cache le secret de leur insondable ignominie. Dans leur fausse conscience et leur fausse appartenance de classe. D'où leur susceptibilité, leur violence verbale de meute (puisque provisoirement, ils ne peuvent en exercer d'autre), dès qu'on pointe leur duplicité, leur double pensée, leur double discours – à eux ! Les héros, martyrs et dépositaires exclusifs du Bien : les communistes. »

À un autre endroit du livre, Marius Blouin a raison de souligner que le communisme, avec ses dizaines de millions de tués par famine au XXe siècle résultant d'une « stratégie de développement qui opère des transferts excessifs de l'agriculture vers l'industrie lourde<sup>[2]</sup> », avec son terrorisme d'État<sup>[3]</sup>, aurait depuis déjà longtemps dû être mis au ban des idéologies politiques, avec le fascisme et le nazisme.

Blouin rappelle une évidence, une société hautement technologique ne sera *jamais* égalitaire et démocratique, pour une simple et bonne raison : « ceux qui agissent, décident. Et ceux qui agissent, dans des secteurs tels que le nucléaire surtout, sont ceux qui *savent*. » Mais les techno-anarchistes s'empresseront de rétorquer que l'autogestion d'usines a fonctionné par le passé, voire est déjà une réalité dans certains endroits du monde. À cela, Marius Blouin répond :

« Il y a des amateurs d'usines à gaz parmi les anarchistes et les mutualistes – "Voyez la Catalogne en 1936... – Et la coopérative Mondragon aujourd'hui au Pays basque, avec ses dizaines d'entreprises et ses milliers de sociétaires !" On connaît l'écueil. En régime capitaliste, coopératives et mutuelles doivent suivre les méthodes des entreprises capitalistes pour survivre à la concurrence. Division du travail, auto-exploitation des salariés, gains de productivité, etc. Elles produisent de la marchandise, de la valeur d'échange et non pas de la valeur d'usage. Elles ne sont pas des îlots de socialisme ni d'anarchie dans l'océan du capitalisme, mais un capitalisme participatif dont la main d'œuvre, ayant intériorisé et repris à son compte les règles d'une saine gestion, lutte pour son entreprise contre les fournisseurs, les clients, la concurrence, etc.

Quant aux coopératives catalanes, comme la Commune, elles ont trop peu duré pour qu'on en puisse tirer autre chose que des amas de pieuse littérature. Deux faits restent certains. 1) "Toute organisation ne profite jamais et ne profitera jamais qu'aux organisateurs." (Panaït Istrati). 2) Plus la taille de l'organisation augmente, plus elle nécessite de hiérarchie et de spécialisation. Sorti de la horde primitive, il n'y a pas plus d'"organisation anarchiste" que de roue carrée ni d'obscur clarté. Mais libre aux vrais croyants de penser le contraire, de même que les Allemands se crurent sujets du Saint Empire *Romain* Germanique, de Charlemagne à Napoléon. »

Engels se moquait déjà des anarchistes qui voulaient se réapproprier les usines pour les autogérer démocratiquement dans un texte excellent titré *De l'autorité*, une réflexion essentielle que Marius Blouin a mis en annexe du premier chapitre. D'après Engels, « le mécanisme automatique d'une grande fabrique est bien plus tyrannique que ne l'ont jamais été les petits capitalistes qui emploient des ouvriers. »

- 
1. Blanquisme, léninisme, maoïsme, etc., c'est la même fable socialiste. Une avant-garde de technocrates doit guider le peuple pour faire la révolution et prendre le pouvoir aux méchants capitalistes. Et naturellement, une fois au pouvoir, cette élite se mettra entièrement au service du peuple et ne cherchera pas à défendre ses privilèges de classe... « Le blanquisme est un courant politique qui tire son nom d'Auguste Blanqui, socialiste français du XIXe siècle. Blanqui affirmait que la révolution devait être le résultat d'une impulsion donnée par un petit groupe organisé de révolutionnaires, qui donneraient le "coup de main" nécessaire à amener le peuple vers la révolution. Les révolutionnaires arrivant ainsi au pouvoir seraient chargés d'instaurer le nouveau système socialiste. » (Wikipédia) ↑
  2. <https://laviedesidees.fr/Les-origines-des-grandes-famines> ↑
  3. <https://laviedesidees.fr/La-Grande-Terreur-en-URSS-1937> ↑

**31 mai 2023, 4<sup>e</sup> partie :**  
**Les Américains et la technocratie (Veblen, Bellamy)**

Quatrième partie de la recension du livre de Marius Blouin *De la Technocratie. La classe puissante à l'ère technologique* (2023).

Marius Blouin montre dans la troisième partie du livre que l'idéologie technocratique a autant infusé dans les États-Unis capitalistes qu'en Russie anticapitaliste, et ce à la même époque. Un signe évident de la montée en puissance d'une nouvelle classe sociale – la technocratie – qui ira aux États-Unis jusqu'à se constituer en mouvement politique. On retrouve au pays de l'oncle Sam, comme chez la gauche européenne au XX<sup>e</sup> siècle, une critique de l'inefficacité du système industriel en régime capitaliste. La forme est quelque peu différente, mais le fond ne change pas d'un iota – il faut plus de machines, plus d'efficacité, plus de production, plus de puissance. Industrie *über alles*.

L'un des personnages influents du mouvement technocratique américain est l'économiste et sociologue Thorstein Veblen. D'après Marius Blouin, « il aime les révolutionnaires russes pour la rouge terreur qu'ils inspirent aux capitalistes américains ».

Mission accomplie pour Lénine, grand admirateur du taylorisme, qui a importé le Progrès en Russie.

« Lénine n'est en fait qu'un intellectuel nationaliste et moderniste forcené, issu d'un pays arriéré, usant du marxisme et de son langage "scientifique" pour arracher la Russie à son arriération et la projeter dans l'industrialisation. Projection réussie en vingt ans de terreur, de massacres, de famines, de travail forcé. En 1940, l'URSS est la deuxième puissance industrielle du monde, ce qui vaut toujours à Staline la dévotion d'un Domenico Losurdo, par exemple, philosophe communiste italien. »

Même objectif pour ses successeurs un peu partout dans le monde.

« Pour John H. Kautsky [professeur de science politique aux États-Unis et petit-fils du théoricien marxiste Karl Kautsky], il faut rapprocher la révolution russe de 1917 des révolutions mexicaine et chinoise, de 1911 et 1919. Et Lénine, de Sun Yat-sen, Attaturk et de tous ces dictateurs modernistes du *Tiers-monde*, souvent équipés d'un pidgin "marxiste" et "anti-impérialiste", qui ont sévi dans toutes l'Afrique et l'Asie après la Deuxième Guerre mondiale et la décolonisation (Mao, Ho Chi-Min, Soekarno, Castro, Nkurmah, Nasser, Boumediène, etc.). Leur révolution n'était pas socialiste ni prolétarienne, mais industrielle et nationale : il fallait rattraper l'Occident. Le dépasser. Puis l'écraser. »

L'anthropologue James C. Scott analyse en détail ce qu'il appelle le « haut modernisme autoritaire » dans *L'œil de l'État. Moderniser, uniformiser, détruire* (1998). Il passe en revue les cas de l'industrialisation forcée en Russie sous Lénine et Staline, ainsi que la villagisation forcée en Tanzanie sous Julius Nyerere.

Revenons en Amérique. La mouvance technocratique y prend son essor en 1888 lorsqu'Edward Bellamy, journaliste de formation, publie *Looking Backward*. « Oublié de tous, sauf de quelques historiens et militants », ce roman fut « le plus grand succès de librairie du XIX<sup>e</sup> siècle, aux États-Unis, derrière *La case de l'Oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe. »

« Il s'en vendit 200 000 exemplaires en un an, ce qui dit quelque chose de l'esprit de *L'âge d'or* américain, l'âge des capitaines d'industrie, des barons du rail, des aciéries, du pétrole et

de la fin de la *frontière* – du *Far West*. Qu'est-ce qui passionnait tant les lecteurs de *Looking Backward* qu'ils ne trouvaient ni chez d'autres auteurs, ni dans les autres livres du même auteur ? »

Marius Blouin résume l'histoire qui ressemble à s'y méprendre à une fable gauchiste.

« À Boston en 2000, Julien West s'éveille d'un sommeil entamé en 1887. Le docteur Leete l'a déterré dans une pièce, en creusant le sol de sa maison. Celle de Julien avait brûlé. Sous l'affable guidance du docteur Leete, de son épouse et de leur fille Edith (*the human interest*), Julien découvre une société toute d'harmonie, de justice et de prospérité qui lui inspire de cruelles comparaisons avec sa propre époque de pauvreté et d'inégalité. M. Leete lui explique que le problème ouvrier a disparu avec le *service industriel*, l'organisation du travail qui enrôle les travailleurs de 21 à 45 ans. Après quoi ils sont à la retraite, comme dans la légion romaine. Les machines assurent la production, les opérateurs n'ont qu'à les surveiller et les entretenir. Cette révolution des moyens de production entraîne évidemment celle des rapports sociaux. L'avidité, la férocité, la défiance, l'insécurité et la folie relèvent du passé. L'argent est aboli. Les prisons ont laissé place aux hôpitaux. L'État approvisionne les citoyens à travers les magasins nationaux. Tout le monde jouit du même revenu, y compris les invalides (préfiguration du "revenu universel" réclamé par une kyrielle de benêts contemporains). Un conseil international règle les échanges commerciaux (l'Organisation mondiale du commerce ?), ce qui indique la déplorable persistance des frontières. Mais – innovation majeure – chacun est titulaire d'une carte de crédit à la consommation délivrée par la communauté industrielle, valide dans le monde entier, et ça, nous savons bien, nous autres, passagers mobiles d'"un monde qui bouge", grouillant de touristes, de migrants, d'*expats* et d'hommes d'affaires, ce que ça change. Aussi peu importe la persistance de frontières administratives dans un monde unifié par son mode de vie, de production et de consommation. La fin du roman nous apprend qu'il ne s'agit que d'un rêve de Julien West, mais nous connaissons les suites de ce rêve devenu réalité : l'enchaînement des consommateurs au règlement des traites, pour des objets de consommation sans cesse renouvelés ; l'euthanasie du mouvement ouvrier, révolutionnaire en paroles, syndicaliste en actes. C'est ainsi que l'insurrection se termine au supermarché et en vols *charter*. »

[...]

La société idéale de l'an 2000 suivant Bellamy, c'est une entreprise nationalisée, hiérarchisée, centralisée et dirigée en fonction des compétences, où chacun produit selon ses capacités et reçoit selon ses besoins qui sont les mêmes pour tous. Une société dont la prospérité croissante repose sur le progrès scientifique, la rationalité technicienne et l'essor des forces productives.

C'est en somme l'idéal affiché par le socialisme bureaucratique en URSS, dans tout le camp socialiste et jusque dans les banlieues satellites de France et d'Italie, par les partisans de l'économie planifiée et des nationalisations. »

Le succès du roman *Looking Backward* donne lieu à l'émergence en 1888 d'un mouvement bellamyte dans les milieux progressistes américains. Ce mouvement est porté par les classes moyennes qui ont certainement apprécié la méritocratie qui « sature » le livre de Bellamy. Ils sont « enseignants, juristes, médecins, journalistes, pasteurs, souvent frottés de théosophie, mais toujours indemnes de la moindre notion d'anarchisme ou de socialisme. »

« Pour ces intellectuels citoyens, ancrés dans la vieille tradition démocratique (cf. Toqueville<sup>[1]</sup>), l'idée de renverser le règne avilissant et corrompateur des *barons voleurs* par une révolution non-violente, et de remédier aux maux sociaux (inégalités, pauvreté, chômage, etc.) en nationalisant l'industrie et en confiant sa gestion aux gens compétents – ingénieurs, techniciens, cadres – semble le bon sens même. »

Comme chez les communistes et affiliés, on retrouve donc cette critique de l'inefficacité qui résulterait de la mauvaise gestion capitaliste du système industriel. Bellamy fonde son propre journal pour propager ses idées, lui qui s'estime « plus socialiste que les socialistes ». S'il n'aime pas le mot et refuse de l'utiliser, c'est parce que « pour l'Américain moyen, il pue le pétrole, évoque le drapeau rouge et toutes sortes de nouveautés sexuelles ; ainsi qu'un ton injurieux à l'égard de Dieu et de la religion, que nous, du moins dans ce pays, traitons avec respect. » Les bellamystes sont également nationalistes<sup>[2]</sup>.

Bellamy publie *Égalité* en 1897, une suite aux aventures de Julien West saluée par le célèbre théoricien anarchiste Pierre Kropotkine, un livre « où apparaissent des causes promises à des succès inégaux : défense des femmes, de la nature, des animaux. »

« Anarchistes et socialistes diffusent en tract des années durant, aux États-Unis et en Europe, un chapitre d'*Égalité* intitulé "La Parabole du réservoir d'eau". Bellamy y ramène tout le mécanisme du système capitaliste à celui du marché de l'eau (le réservoir) et explique comment les capitalistes s'étant emparés de toutes les ressources en eau, payent les porteurs d'eau, un sou le seau pour remplir le réservoir, avant de le leur revendre deux sous le seau quand ils ont soif. Le réservoir déborde cycliquement ; les patrons propriétaires débauchent les porteurs d'eau qui ne peuvent plus se payer à boire ; les maîtres de l'eau détruisent et gaspillent la ressource, arrosent leurs pelouses, se baignent dans leurs piscines, plutôt que de baisser les prix de l'eau : *business is business*. Les porteurs d'eau crèvent de soif. Les maîtres leur font la charité de quelques gouttes, mais "elles sont très amères" et le peuple murmure. Les maîtres recrutent alors les plus costauds des porteurs et les arment en milice pour mater toute révolte. Quand le niveau du réservoir a suffisamment baissé, les maîtres de l'eau, réembauchent les porteurs jusqu'à la prochaine crise de surproduction, aussi fatale que la pluie après le beau temps. Après que porteurs et patrons ont éprouvé tous les faux prophètes, devins économistes et prêtres religieux, surviennent les *agitateurs* qui dévoilent au peuple les mystères de l'économie politique et l'appellent au soulèvement.

"Peuple stupide, combien de temps te laisseras-tu tromper par un mensonge et croiras-tu, pour ton malheur, ce qui n'est pas ? [...] Comment se fait-il que vous ne puissiez vous procurer de l'eau du réservoir ? N'est-ce pas parce que vous n'avez pas d'argent ? Et pourquoi n'avez-vous pas d'argent ? N'est-ce pas parce que vous ne recevez qu'un seul sou à chaque seau que vous portez au réservoir, qui est le Marché, mais que vous devez rendre deux sous pour chaque seau que vous retirez, pour que les capitalistes puissent toucher leur bénéfice ? Ne voyez-vous pas comment le réservoir doit ainsi nécessairement déborder, rempli à la mesure de ce dont vous manquez, abondé de votre manque ? Ne voyez-vous pas également que plus durement vous travaillerez, plus diligemment vous rechercherez et apporterez de l'eau, plus les choses iront de mal en pis et non de mieux en mieux, tout cela à cause du profit, et cela pour toujours ?"

Les prolétaires porteurs demandent alors aux agitateurs ce qu'ils doivent faire.

"Et les agitateurs répondirent :

Choisissez-vous des hommes modestes pour aller et venir devant vous, pour commander vos équipes et ordonner votre travail, et ces hommes seront comme l'étaient les capitalistes ; mais, attention, ils ne seront pas vos maîtres comme l'étaient les capitalistes, mais vos frères et vos officiers qui feront votre volonté, et ils ne prendront aucun profit, mais chaque homme aura sa part comme les autres, de sorte qu'il n'y ait plus de maîtres et de serviteurs parmi vous, mais seulement des frères. Et de temps en temps, quand vous le jugerez bon, vous choisirez d'autres hommes modestes, à la place des premiers, pour ordonner le travail."

Le peuple fit comme les vrais prophètes lui avaient dit : une révolution. Il y eut un grand soir et beaucoup de lendemains radieux. "Et la bénédiction de Dieu s'étendit sur cette terre à jamais."

J'avoue que je n'ai pas le cœur de rire de ces pieuses fadaïses, ni des braves types qui les ont écrites, lues, répandues ; qui y ont cru pendant des décennies sans jamais soupçonner qu'une fois aux commandes, ces "hommes modestes" – aussi compétents que les capitalistes pour ordonner la production – ne lâcheraient plus leurs positions de pouvoir et de prestige. Qui n'ont jamais soupçonné que la nationalisation, l'étatisation, la propriété publique des moyens de production et d'échange, n'empêchaient nullement la persistance d'une classe dirigeante de *décideurs*, consciente d'elle-même et de ses intérêts collectifs, opprimant et exploitant les *exécutants*. De technocrates dominant *du simple fait de leur expertise* (ingénieurs, techniciens, cadres, scientifiques) la masse ignare des manards, et s'appropriant en indivision, sous forme de privilèges (nourriture, vêtements, logements, soins médicaux, voyages, villégiatures, etc.), le surplus autrefois capté sous forme de rentes, dividendes, bénéfices, etc.

Rarement un texte n'a montré avec autant de candeur l'interchangeabilité, la réversibilité entre capitalistes de l'avoir et capitalistes du savoir – leur similitude proche de l'identité.

La critique vulgaire, sous-marxiste, sous-anarchiste, ne voit jamais que le *richard* dans le chef d'entreprise, le détenteur paresseux du capital, incapable en dehors des intrigues financières. Loin de là, les entrepreneurs du XIXe siècle – comme ceux des *start up* et des PMI aujourd'hui – sont souvent, et avant tout, *l'ingénieur de la boîte*. C'est même sur la base de cette compétence (outre les études de marché) que leurs banques et leurs associés leur fournissent le capital d'investissement. Cela va si bien de soi que l'État, les ministères, la Caisse des dépôts et consignations, l'Union européenne, les collectivités locales, les centres de recherche et les universités multiplient aujourd'hui les fonds d'investissement pour soutenir la création et le développement des entreprises. Il n'y faut qu'un brevet, un certificat de propriété déposé ou acheté, sur telle ou telle innovation, le parrainage d'un professeur ou d'un homme d'affaires – mais ils ont désormais la double qualité – et le frais diplômé du MIT, de Polytechnique, d'une multitude d'écoles moins prestigieuses, peut *créer sa boîte et de la valeur*. C'est ainsi qu'Alphabet, la maison-mère de Google surpasse aujourd'hui Apple, qui avait elle-même surpassé IBM en termes de capitalisation boursière. Autant de méga-entreprises jouant un rôle écrasant dans la transformation emballée du monde contemporain, récemment créées et possédées par de jeunes ingénieurs – non pas héritées de vieilles familles capitalistes.

Les "hommes modestes", révolutionnaires professionnels ou professionnels révolutionnaires, n'ont pas fini de nous étonner. »

Rien d'étonnant à voir le média techno-progressiste *Usbek & Rica* se réjouir de la récente traduction du roman *Égalité* tout en faisant une fois plus passer, à la manière de ces [escrocs de L214](#), le véganisme pour de l'écologisme<sup>[3]</sup>.

Les bellamystes préfigurent le mouvement technocratique qui connaîtra un certain succès aux États-Unis et au Canada dans les années 1930, au plus fort de la Grande Dépression, et qui influencera le *New Deal* de Roosevelt de 1933 à 1938. Marius Blouin dresse le portrait de plusieurs autres de ses théoriciens, influenceurs et modèles (Thorstein Veblen, Howard Scott, William Henry Smyth, Henry Ford). Nous nous attarderons ici sur Veblen et Ford. Pour en savoir plus sur la vision de William Henry Smyth, l'ingénieur qui a donné son nom à la technocratie, voir la [première partie](#) de cette note de lecture.

### Thorstein Veblen

Thorstein Veblen (1857-1929), économiste et sociologue, publie plusieurs essais rassemblés sous le titre *The Engineers and the price system* (1921) traduit en français cinquante ans plus tard par *Les Ingénieurs et le capitalisme*. Avant, il a publié *Théorie de la classe de loisir* (1899), un livre sans surprise célébré par le média techno-progressiste *Le Vent Se Lève* (LVSL) qui associe la « destruction systématique de notre environnement » au « système financier » et non au système industriel<sup>[4]</sup>. Ben ouais, une mine de cuivre à ciel ouvert c'est « neutre ». L'industrie minière est un désastre social et environnemental *uniquement* sous le règne du capitalisme néolibéral, c'est bien connu.

Marius Blouin nous en dit plus sur la pensée de Veblen qui s'en prend au « propriétaire absentéiste ».

« Il dénonce l'actionnaire passif, le capital financier, les spéculateurs des banques et des fonds d'investissement. Il défend ce que les syndicats et les derniers porte-voix de la gauche ont nommé voici quelques années "l'économie réelle", l'industrie, les entreprises, les producteurs contre les vampires spéculatifs. Les ingénieurs – et non les ouvriers – représentant pour lui la vraie classe productive, intelligente, compétente, disciplinée. La seule capable d'arracher le pouvoir aux "propriétaires absentéistes" ; d'entraîner la classe ouvrière à sa suite et de faire ce qu'elle fait déjà, organiser et diriger la production. Elle est en somme l'équivalent du prolétariat marxiste-léniniste, une avant-garde virtuelle de professionnels révolutionnaires. »

Pour Veblen comme pour les communistes en Europe, les hommes d'affaires se livrent au sabotage de la production pour « maintenir la rareté et le prix des produits ».

« Il ne s'agit pas de produire au mieux des ressources et des besoins des consommateurs, *mais en fonction du marché et de ses capacités d'achat*. L'intérêt du propriétaire absentéiste, paresseux et jouisseur n'est pas d'investir son argent dans l'innovation, les nouvelles machines, l'embauche de personnel, l'intensification et l'extension de la production. L'abondance l'obligerait à écraser les prix de vente au bénéfice des pauvres et du peuple, sans avantage pour lui. "Un profit raisonnable, en pratique, signifie toujours le plus large profit possible." Aussi, dans les périodes de "surproduction" voit-on les capitalistes détruire les produits, industriels ou agricoles, afin de maintenir les cours, plutôt que de vendre à vil prix.

Ou bien ils sabotent la production (licenciements, chômage partiel, ralentissement d'activité, grève de l'investissement). À ce premier type de sabotage s'ajoute le gaspillage conscient des capitaux – dans le marketing et la publicité par exemple – , des matières premières, des forces humaines, des équipements sous-utilisés et des produits finis qui relèvent de l'anarchie générale du système des prix. Marx avait déjà théorisé sur les crises de surproduction et l'anarchie capitaliste dont les gâchis et l'irrationalité ont toujours scandalisé les producteurs eux-mêmes, ouvriers et ingénieurs. C'est là-dessus que Veblen fonde sa critique du "sabotage", de la "propriété absentéiste" et son apologie de la technocratie. »

Veblen célèbre l'augmentation de la production, des forces productives et des capacités industrielles que l'on doit selon lui aux technologistes – c'est-à-dire les ingénieurs et les techniciens. La science et l'expérience accumulées depuis les débuts de la révolution industrielle seraient des possessions communes, en indivision, de l'humanité. Veblen pratique également un « pro-bolchevisme naïf et sentimental ». Les révolutionnaires russes suscitent son admiration pour la terreur qu'ils inspirent aux capitalistes américains.

« Il fait l'éloge de l'économie dirigée, centralisée, rationalisée, planifiée. [...] Veblen ne blâme pas les pionniers de la révolution industrielle, les industriels proprement dits, dessinateurs, bâtisseurs de fabriques, de moulins, de moteurs et de machines-outils. Il s'en prend aux *managers*, aux financiers apparus avec le développement de l'industrie. »

À force de s'étendre et de croître en complexité, le système technologique dysfonctionnerait de plus en plus à cause de l'incompétence des financiers. Les technologistes développeraient alors une « conscience de classe », ce « corps de spécialistes » se découvrirait « le gardien du bien-être de la société et de la direction du système industriel. » Il faudrait qu'il s'empare de l'État industriel pour chasser les financiers et le faire fonctionner correctement, le mettre au service du bien-être humain.

« Si la production industrielle était gérée par des techniciens compétents en vue d'une production maximale de biens et de services, au lieu de l'être par des hommes d'affaires ignorants, uniquement soucieux du profit maximal, nul doute que la production serait multipliée par plusieurs centaines de pour cent. Et les prix divisés d'autant. »

Il est frappant de constater la plasticité de cette idéologie technocratique, puisqu'aujourd'hui l'ingénieur polytechnicien Jean-Marc Jancovici tient un discours très similaire<sup>[5]</sup>. Simplement l'objectif n'est plus de faire croître la production, mais de la diminuer. Alors que 80 % des Français s'inquiètent de la dévastation environnementale, la technocratie adapte son discours pour assurer sa reproduction à travers la conservation, coûte que coûte, du système industriel<sup>[6]</sup>. Veblen estime que la croissance du système va l'amener à drainer les matières premières de tous les pays jusqu'à rendre obsolètes les frontières et les « animosités patriotiques », « car la technologie mécanique est impersonnelle, dépassionnée, et son but est très simplement de servir les besoins humains ». Pour lui aussi, la technologie est neutre. Mais Veblen se plante, la technologie n'est pas neutre, et l'opposition qu'il dresse entre financiers et techniciens est largement factice.

« On peut dire de cette technocratie à peu près tout ce que Marx disait de la bourgeoisie et de ses accomplissements révolutionnaires grandioses dans *Le*

*Manifeste du parti communiste*. L'opposition que dresse Veblen entre les financiers et les technologistes est surévaluée. Elle relève surtout d'une contradiction entre l'impatience des hommes d'action et la lenteur des processus, sous l'influence placide des "propriétaires absentéistes". L'alliage des deux classes au sein de la technostructure est indissoluble. Elles vivent en symbiose entre elles, et avec le *Système technicien* (Ellul, 1977).

Comme tous les progressistes de son temps, Veblen voit dans les technosciences un pur et simple moyen de combattre la pénurie des siècles passés qu'il attribue aux faiblesses productives plutôt qu'aux systèmes sociaux. »

Marius Blouin note que Veblen ne critique que les « revenus passifs », « ceux des propriétaires et actionnaires qui touchent loyers, rentes et dividendes », mais qu'il oublie de dire qui sera propriétaire des moyens de production une fois les technologistes aux commandes de l'administration industrielle.

« Veblen ne précise pas qui restera propriétaire ; il ne parle pas d'étatisation, de fédération ni de coopératives. Il ne dit pas, "l'usine à celui qui y travaille", "l'industrie au personnel industriel", ni "à la Nation", ni même "au Peuple". Soit la chose va sans dire, soit il ne veut pas le dire. Il semble qu'il n'y ait pas plus de propriété des usines, des barrages, des chemins de fer dans son soviétisme technicien, qu'il n'y avait jadis de propriété des bois, des terres ni des rivières : simplement des usagers. Un Eden rousseauiste peuplé de bons sauvages où les fruits étaient à tous et la terre à personne. »

Mais qui donc sera propriétaire de la machinerie industrielle ?

« La division du travail et la gestion d'une usine particulière, ou de l'appareil industriel, en l'absence de propriété privée, font des technocrates et de la technocratie les propriétaires *de facto*, en indivision, des grands moyens de production et d'échanges. L'appareil industriel s'autonomise de la société qu'il domine, d'où il tire ses ressources et où il trouve ses récipiendaires. L'appareil industriel n'est en fait que l'autre nom de l'État industriel, avec sa classe dirigeante et ses exécutants, la "base" ouvrière et employée. La technocratie ne peut évidemment gérer l'État et l'appareil industriels qu'au mieux de ses intérêts propres et aux dépens des autres. Et son intérêt premier, c'est la croissance de l'appareil industriel, de ses structures, de ses procédures, de sa puissance. »

C'est par exemple pourquoi le Shift Project, *think tank* présidé par l'ingénieur polytechnicien Jean-Marc Jancovici, veut « former l'ingénieur du XXI<sup>e</sup> siècle » qui aura la tâche d'accroître la résilience du système industriel face au changement climatique, à l'effondrement de la biodiversité ou encore aux futurs mouvements luddites.

1. Un point en commun avec l'ingénieur polytechnicien Jean-Marc Jancovici qui cite Tocqueville dans ses cours à Mines Paris Tech (partie 5) pour expliquer que la démocratie est inefficace pour régler les problèmes urgents du moment, qu'il faut gérer la société comme une entreprise : <https://jancovici.com/publications-et-co/cours-mines-paristech-2019/cours-mines-paris-tech-juin-2019/> ↑
2. La fierté nationale, encore une coïncidence avec Jancovici, voir cet article <https://greenwashingeconomy.com/jancovici-techno-totalitarisme-chinois-modele> :

« Après tout, historiquement les Français ont été les champions du monde de la planification à long terme. Quand vous regardez tous les grands systèmes – les transports, les hôpitaux, le système électrique – qui nécessitent une planification à long terme pour être bien gérés, nous avons souvent créé les meilleurs systèmes au monde. » [↑](#)

3. <https://usbeketrica.com/fr/article/veganisme-feminisme-urbanisme-le-roman-prospectif-egalite-de-bellamy-de-1897-a-vu-clair-dans-notre-xxie-siecle> [↑](#)
4. <https://lvsl.fr/la-classe-de-loisir-de-veblen-pour-comprendre-les-crisis-ecologiques-modernes/> [↑](#)
5. [https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2022/03/18/jean-marc-jancovici-un-decroissant-pronucleaire-en-campagne\\_6118014\\_4500055.html](https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2022/03/18/jean-marc-jancovici-un-decroissant-pronucleaire-en-campagne_6118014_4500055.html) [↑](#)
6. [https://www.francetvinfo.fr/elections/presidentielle/presidentielle-huit-francais-sur-10-se-disent-inquiets-vis-a-vis-de-l-environnement-et-du-changement-climatique-selon-notre-sondage\\_4989412.html](https://www.francetvinfo.fr/elections/presidentielle/presidentielle-huit-francais-sur-10-se-disent-inquiets-vis-a-vis-de-l-environnement-et-du-changement-climatique-selon-notre-sondage_4989412.html) [↑](#)

**1<sup>er</sup> juin 2023, 5<sup>e</sup> partie :**  
**Les Américains et la technocratie : Henry Ford**

Cinquième et dernière partie de la recension du livre de Marius Blouin *De la Technocratie. La classe puissante à l'ère technologique* (2023).

Henry Ford (1863-1947), « prophète du *Progrès* » et capitaine d'industrie antisémite, est devenu célèbre pour avoir donné son nom au « fordisme » et au « compromis fordiste ».

« Le premier désignant un système de production qui fit l'admiration des bolcheviks comme des nazis : taylorisme, organisation scientifique du travail, modèles standard, assemblage à la chaîne, production de masse, en série, afin d'écraser les coûts de revient et de vente. Le second désignant une politique de bons salaires pour limiter la rotation des effectifs sur les chaînes (bien plus coûteuse pour l'entreprise) et permettre à la main d'œuvre d'acheter les voitures et les produits qu'elle fabriquait.

Ce sont le fordisme et le compromis fordiste qui portèrent l'essor de la société industrielle et de consommation de la Belle Époque aux *swinging sixties*, même si Ford lui-même n'a jamais eu le dessein de créer une petite bourgeoisie ouvrière, traquait les syndicalistes dans ses usines et refusait la vente à crédit de ses voitures. Mais un mythe est toujours plus grand que la réalité qui l'inspire. »

Au même titre que Thomas Edison, Ford fait partie de cette poignée d'ingénieurs-entrepreneurs autodidactes qui ont joué un rôle majeur dans le développement du système industriel. Des technologistes qui ont bâti des empires, qui ont imposé leur vision du monde à des centaines de millions de personnes par l'intermédiaire des macro-systèmes techniques qu'ils ont contribué à construire. Pour Ford comme pour nombre de technocrates, l'industrie compte plus que les opinions. C'est pourquoi « il fait des affaires en Australie, en Inde, en Europe, en Amérique du Sud, en URSS avec le pouvoir communiste comme en Allemagne nazie avec I.G. Farbenindustrie ». Il produit pour la *Wehrmacht* via ses filiales allemandes (tout comme IBM ou General Motors), et il produit pour l'*US Army*.

« Ford transforme l'industrie automobile et l'industrie automobile transforme l'Amérique ; ses villes, ses paysages, son mode de vie. Ford transforme l'Amérique et l'Amérique transforme le monde ; ses villes, ses paysages, son mode de vie. Le dieu invoqué dans *Le Meilleur des Mondes* (1932) s'appelle *Notre Ford*.

[...]

En 1945, Ford a gagné et le monde entier se convertit au fordisme. »

Mais Ford est un autodidacte. Il se distingue en cela des « capitalistes de l'avoir », de cette bourgeoisie intellectuelle qui se reproduit de génération en génération. Ford « n'est pas né riche et capitaliste, il l'est devenu, et même l'un des hommes les plus riches de tous les temps ».

« C'était un ingénieur, né dans une ferme du Michigan, comme le professeur Veblen était né dans une ferme du Minnesota, et qui, comme tous ses prédécesseurs et successeurs, de Thomas Edison à Steve Jobs, a impitoyablement exploité des idées qu'il n'a pas toujours trouvées lui-même. S'il n'a jamais fait partie du mouvement technocratique et s'est même opposé au *New Deal* de Roosevelt, Ford est le type même du technocrate spontané, fanatique de "l'économie réelle" et du *one best way*, intimement convaincu que les problèmes politiques sont des faux

problèmes, mal posés et tous susceptibles de solutions techniques. Il s'oppose au "contrôle par le gouvernement" ou à la "propriété de l'État" parce qu'"il lui manque la faculté d'adaptation, et les bureaucrates ont la manie d'insister sur des règlements ou de s'inspirer de méthodes qui depuis longtemps ont perdu leur raison d'être. Aucune entreprise ne saurait être considérée comme une institution en ce sens qu'elle pourrait continuer indéfiniment sans changer de direction, ou modifier son produit ou se transformer".

Ford déteste les idées générales, "les choses irréelles" comme "la marche générale des affaires" ou "le cycle des affaires". "Les périodes de dépression sont tout simplement le résultat d'un manque d'intelligence et de prévoyance de la part des sommités industrielles et financières." En tant qu'ingénieur entrepreneur, il réalise dans sa personne la fusion du capital et de la science, de l'avoir et du savoir. En d'autres termes, c'est un *intellectuel organique* de la classe capitaliste qu'il métamorphose par la force de sa réussite et par son prêche progressiste et darwinien en faveur de la révolution perpétuelle des instruments de production. »

Marius Blouin cite en suivant de longs passages d'un des livres de Ford, *Le Progrès*. Il y démonte un certain nombre de mythes, notamment la légende libérale selon laquelle la demande créerait l'offre.

« Dans notre jeunesse, nous avons connu des gens qui portaient leurs jaquettes jusqu'à ce qu'elles fussent vertes et complètement usées. On les disait "économés". C'est ce genre d'économie qui s'opposait au progrès. Il n'y avait pas d'échanges, pas de circulation dans le cercle du "rendre service", pas de vie dans cette conduite. Les marchandises sont faites pour être utilisées. C'est même leur seule raison d'être. L'utilisation est la force qui fait tourner le rouage de la vie.

Mais, les gens, comment feront-ils pour trouver l'argent pour acheter ces articles ? C'est là la tâche de la direction, de ceux qui sont à la tête. Si nous allons attendre la demande, nous pourrions attendre éternellement. La demande ne crée pas. C'est elle qui est créée. Si nous commençons une large production de marchandises et payons des salaires suffisamment gros, un pouvoir d'achat considérable sera répandu dans le pays qui absorbera les marchandises pourvu qu'elles soient bien faites et vendues à un prix équitable. La vague des échanges, le sang de la société coulera de nouveau. Il n'y a qu'une solution, – et celle de la production en est le début. [...]

L'industrie doit produire des marchandises qui rendent service au public. L'industrie n'a guère comme but de faire vivre des gens [...]. Mais si l'on ne paie pas de gros salaires, et s'il n'y a aucune pression vers des salaires encore plus élevés, alors la production ne sera pas absorbée et il n'y aura aucun motif pour la continuer. Ainsi l'industrie n'a pas été faite en premier lieu pour payer de gros salaires ; mais elle ne saurait vivre en rendant de réels services qu'en payant de gros salaires.

[...]

Toutes les ordonnances, quelles que soient leurs prétentions, tournent autour de la hausse des prix, de la restriction de la production, et de la réduction du pouvoir d'achat des salaires, directement et indirectement. Une ordonnance bien à la mode veut qu'on limite la production jusqu'à ce qu'elle réponde exactement à la demande. C'est là une idée très intéressante, mais elle se base sur l'illusion que la production dépend de la demande. L'inverse est vrai pour les affaires. La demande dépend de la production, et, en conséquence, une baisse de la production fera baisser

la demande, si bien qu'avec ce système, production et demande iront ensemble vers le néant. »

En résumé, les prêtres de la sobriété, les pratiquants du colibrisme et autres thérapeutes en résilience ont faux sur toute la ligne.

Pour Ford, le système est structurellement croissanciste, en bouleversement constant du fait des progrès de la science et de la technologie, ainsi que de la compétition.

« Ce monde change constamment. Aucune industrie ne saurait s'arrêter, et aucune usine ne saurait le faire. Toute société dans ce pays avance ou recule – selon l'utilité des services qu'elle rend et selon la qualité de son travail. Il est fort agréable de songer à une grosse société industrielle comme à une institution éternelle qui nourrira pour toujours un grand nombre d'employés. Mais, c'est une chimère. [...] Ni l'usine, ni l'emploi ne sauraient être considérés comme stables. Ce sont des choses temporaires. »

Les progressistes entretiennent la légende selon laquelle certains « acquis sociaux » majeurs, dont la baisse du temps de travail et l'augmentation des salaires, auraient été obtenus par des luttes. En réalité, il s'agit surtout d'ajustements destinés à optimiser le fonctionnement du système industriel. Quant aux ingénus de droite qui en sont encore à croire au « travailler plus pour gagner plus », qui croient religieusement que la prospérité d'une économie industrialisée dépend du temps de travail (plus, c'est mieux), Ford leur fait également la leçon.

« Convenablement conduite, la machine doit donner à celui qui la mène un revenu suffisant pour acheter ce qu'il produit, et en plus elle doit lui permettre des loisirs. Ces loisirs sont d'une importance capitale pour la consommation des objets que la machine fabrique.

En 1914, nous avons porté nos salaires minima à cinq dollars par jour, et quelques années plus tard, nous avons fixé le minimum à six dollars par jour. [...] En septembre 1926, nous avons commencé à réduire la semaine de travail à cinq jours de huit heures chacun. [...]

Les événements ont pleinement démontré que la semaine de cinq jours donne un rendement supérieur à celui de la semaine de six jours. Notre production n'a pas été réalisée en bousculant les ouvriers, ou en faisant quelque autre sottise équivalente. L'augmentation de rendement est surtout due au meilleur travail de nos machines et à l'intérêt de nos hommes. [...]

Dans un tel arrangement, le facteur humain est à envisager de deux angles différents. D'abord, il faut comparer le rendement réel avec le rendement théorique. Deuxièmement, il s'agit de créer des loisirs qui amélioreront le train de vie, et augmenteront ainsi la consommation. Nous avons trouvé – comme tout le monde – que huit heures par jour constituent la limite pour un bon rendement du temps en ce qui concerne l'ouvrier d'usine moyen. [...]

L'effet de tout ceci sur la consommation est évident. Les industries de ce pays cesseraient bien vite si l'on revenait à la journée de dix heures, car les masses n'auraient pas le temps de consommer les objets produits. Par exemple, un ouvrier ne pourrait se servir de son automobile, s'il était tenu d'être à l'atelier de l'aube au crépuscule. Et ceci influencerait sur une foule de choses, car l'automobile, moyen de transport facile et rapide par excellence, permet aux gens de voir ce qui se passe dans ce monde – ce qui mène vers une vie plus large, demande une nourriture plus

abondante, des objets plus divers et de meilleure qualité, un plus grand nombre de livres, plus de musique – davantage de tout. [...] »

Le système impose ses contraintes, ses exigences aux humains. La preuve :

« Si l'on avait introduit la journée de huit heures il y a vingt ans, dans toutes les industries, on aurait favorisé la pauvreté et non la richesse. Si nous avions préconisé la semaine de cinq jours il y a dix ans, nous aurions eu le même résultat.

C'est l'avènement de la grande corporation capable d'utiliser les forces motrices et des machines spéciales de précision, de réduire les gaspillages de temps, de matériaux et d'énergie humaine, qui a permis de réaliser la journée de huit heures. [...]

L'importance des loisirs pour la consommation impose, pour ainsi dire, la semaine courte. La plus grande partie des marchandises est consommée par ceux qui les produisent. C'est là un fait qu'il ne faut jamais oublier. C'est le secret de notre prospérité. »

Apparemment, les effondrologues existaient déjà du temps d'Henry Ford.

« Les peureux prédisent toujours que telle ou telle matière essentielle manquera, mais ces pénuries ne se réalisent jamais selon leur plan. Maintes fois, on nous a raconté que les sources de pétrole ne dureront plus que quelques années. D'autres savent que le sol cessera d'être fertile dans le cours des âges et que nous mourrons de faim, et ainsi de suite. [...]

Ne vaut-il pas mieux prendre les choses telles qu'elles sont et se dire que toute pénurie, s'il y en a, entraînera la découverte d'une substance nouvelle, peut-être meilleure, qu'on substituera ? »

Dans les années 1970, il y avait le Club de Rome, aujourd'hui on a Pablo Servigne, Arthur Keller, Timothée Parrique, Gaël Giraud, Jean-Marc Jancovici et sa clique de shifteurs qui nous annoncent une catastrophe imminente si des « politiques publiques hypervolontaristes<sup>[1]</sup> » ne sont pas déployées rapidement. Mais la catastrophe est déjà là, c'est le système industriel. Et l'effondrementalisme est une escroquerie, un piège technocratique<sup>[2]</sup>.

Henry Ford exploserait certainement de rire à écouter les planificateurs qui veulent « piloter » le système industriel, prendre le contrôle du gouvernail pour le faire aller là où bon leur semble.

« Un système de direction fixe et rigide n'est pas un système de direction du tout, mais tout simplement un système. Toute personne qui veut diriger selon des règles ferait bien de se demander si c'est elle qui dirige ou si elle est dirigée. Il est, en effet, bon de savoir si l'on dirige son affaire ou si l'on est dirigée par elle. [...] Mais les affaires d'aujourd'hui sont comme le bateau d'un explorateur qui rencontre constamment des conditions nouvelles. Aucun système de direction ne saurait le guider. Tout dépend de l'homme sur la passerelle. Si nous arrivons à comprendre la différence entre un système de direction et un dirigeant, nous aurons fait un bon pas en avant pour envisager les problèmes des affaires naturelles du point de vue de la maîtrise. »

Il rigolerait tout autant des anarchistes qui veulent autogérer l'industrie. Il montre au passage que les régimes libéraux en Occident ne sont en réalité pas des démocraties au sens originel du terme<sup>[3]</sup>.

« Le but de toute entreprise doit consister dans la réalisation de quelque chose d'utile par les procédés les plus économiques. Une affaire qui se gère automatiquement n'existe pas. On ne saurait inventer des méthodes ou des formules capables de remplacer un jugement mûri ou une direction. Un jugement mûri n'est possible que lorsqu'on possède tous les éléments de la chose à juger, et il n'y a pas de direction si le directeur ne sait pas ce qu'il dirige. La direction doit être confiée à une seule personne et, par conséquent, la décision finale doit toujours rester entre les mains d'une seule personne.

Il n'y a pas de place pour la démocratie dans les affaires, si "démocratie" veut dire la formation des principes de direction par les votes d'une foule ou de ses délégués. La théorie du gouvernement démocratique, qu'on applique aux nations, n'a jamais paru assez pratique pour l'essayer dans les affaires ; car elle ne fait rien pour réaliser quoi que ce soit. Elle commence et elle finit avec des discussions. La dite "démocratie" se réduit généralement au pouvoir du meneur de convaincre la majorité des gens que ce qu'il a fait, ou est en train de faire, est excellent et dans leurs meilleurs intérêts. [...]

Ainsi, la démocratie n'est nullement désirable pour les affaires, si nous entendons par "démocratie" que les décisions doivent résulter du vote de nombreuses gens qui ne savent pas ce qui se passe [autrement dit, qui ne sont pas des experts, des ingénieurs et des techniciens, *NdR*]. Pour moi, la démocratie dans la gestion des affaires consiste dans la reconnaissance des mérites et des capacités et dans la préparation pour l'avancement selon les aptitudes de chacun. Car, de cette façon nous pouvons être sûrs que les choses seront faites par ceux qui sont les plus qualifiés pour les faire, et que tout homme sera récompensé selon ses mérites d'homme d'action et non selon ses capacités oratoires. Je n'ai jamais vu quelqu'un capable de faire marcher une voiture en lui parlant, et pourtant il me semble qu'il y ait une idée de ce genre derrière l'idéal démocratique appliqué à l'industrie, au lieu de reconnaître les mérites. »

Le meilleur ennemi de la pauvreté, c'est la croissance matérielle, donc la continuation du désastre écologique globale.

« Nous savons que les gros salaires avec la grosse production qui en résulte pour donner satisfaction à la grosse consommation, sont les meilleurs moyens pour livrer assaut à la pauvreté. »

L'ingénieur doit se substituer au politicien, c'est l'évolution « naturelle » selon Ford. Il suggère également que la machine ne remplacera pas le travail humain.

« Il est naturel et conforme au progrès de remplacer le politicien par un ingénieur ; car celui-ci sait réaliser ce que l'autre ne saurait jamais faire. L'ingénieur crée et met de l'ordre tandis que le politicien sait à peine diriger ce qui est disponible actuellement. Un bon ingénieur n'est pas un maniaque de la standardisation. L'homme mécanique, dit "robot", est la création d'un cerveau doué d'une très vive imagination, mais d'une grande ignorance et toute la conception est enfantine, ce qui ne saurait étonner, car elle est basée sur l'erreur que la machine supprime le

travail au lieu de le favoriser et qu'elle est destinée à prendre la place des hommes au lieu de produire pour eux. [...]

La mission de l'ingénieur c'est la liberté. Avant son arrivée, les hommes étaient fixés à un petit coin de terre. Le rail, l'auto et l'avion ont libéré les hommes. La lumière artificielle a allongé les journées. Une nourriture plus saine et l'hygiène ont augmenté la durée de vie<sup>[4]</sup>. L'ingénieur a émancipé la pensée et créé le sentiment qu'on pourrait être maître des éléments et de son entourage. Bref, il a trouvé la société immobile et il l'a rendue mobile. Pourtant, il est accusé par les gens qui ne lisent que dans les livres de vouloir figer le monde dans un moule rigide !

La pensée américaine sur les questions industrielles diffère considérablement de celle du reste du monde. Si l'Amérique a de la valeur pour le monde, c'est parce que l'Amérique est américaine, et sa valeur ne serait pas rehaussée par une transformation. »

La machine supprime le travail, dès le départ c'est même son principal but pour faire des économies de main-d'œuvre. Les briseurs de machines du mouvement luddite s'étaient révoltés au XIXe siècle notamment en raison de l'augmentation du chômage causée par la mécanisation de l'industrie textile<sup>[5]</sup>. Selon certaines estimations, l'essor de l'intelligence artificielle pourrait automatiser, autrement dit supprimer, de [30 à 50 % des métiers](#) au cours des vingt prochaines années en Europe et aux États-Unis. La classe ouvrière a été broyée par l'automatisation, aujourd'hui l'IA commence à s'attaquer au travail intellectuel. Difficile de savoir où cela nous mènera étant donné tous les facteurs à prendre en compte (géopolitique, événements naturels imprévus, disponibilités des ressources, décisions prises par les élites de la technocratie, etc.), mais la logique du système industriel veut rendre l'humain obsolète. Dans un milieu technologique, ce qui ne peut pas être programmé, totalement contrôlé, constitue une menace. Tout ce qui n'est pas machinisé, robotisé, doit disparaître.

- 
1. <https://reporterre.net/Gael-Giraud-Si-l-Inde-et-l-Asie-du-Sud-Est-deviennent-invivables-trois-milliards-de> ↑
  2. <https://sniadecki.wordpress.com/2019/10/02/louart-collapsologie/> ↑
  3. Pour creuser le sujet, lire Francis Dupuis-Déri, *Démocratie : histoire politique d'un mot aux États-Unis et en France*, 2013. ↑
  4. C'est [l'espérance de vie](#) et non la durée de vie qui a augmenté. Les deux sont systématiquement amalgamés par les laudateurs du Progrès. ↑
  5. Voir Kirkpatrick Sale, *La révolte luddite*, 2006 ↑
-